



— *Emile, une grande nouvelle...*

(Page 3241).

C. 1.

LIVRAISON 425

De Plaisance, il se fit conduire dans le quartier de la Plaine-Monceau, chez un peintre qui jouissait de quelque notoriété.

La maîtresse de la maison était seule ; elle reçut le jeune attaché en familier du logis.

— Eh bien ! cher, demanda-t-elle, quelle nouvelle m'apportez-vous de Berlin ? Y a-t-il longtemps que vous êtes rentré ?

— Hier, chère madame, répondit l'attaché, mentant un peu. Et ma première visite mondaine est pour vous...

Puis, baissant le ton.

— Savez-vous que les actions de la fabrique d'armes de votre oncle ne cessent de monter... J'ai vu Baharoff, il vous conseille d'aider de toutes vos forces au mouvement de hausse... C'est le moment... ou jamais...

La jeune femme baissa aussi la voix :

— Croyez-vous que nous aurons la guerre ?...

— Non, je ne le pense pas ; le président Félix Faure est trop populaire et il est, au fond, pour la révision ; s'il ne dépendait que de lui, tout ce bruit s'apaiserait vite... Cet homme est un démocrate-né...

— Eh ! mon cher, s'exclama la jeune femme, riant d'un joli rire argentin, il n'oublie pas qu'il fut tanneur... Il s'en fait gloire...

— Avez-vous réussi à entrer dans son intimité... Votre soirée à la Présidence a-t-elle eu un lendemain...

— Plusieurs !... J'y suis maintenant, tous les jours... Félix déclare qu'il ne peut se passer de moi... Malheureusement, il n'en est pas de même de ces dames ; Lucie ne peut me souffrir... Alors, au lieu d'aller au salon, j'entre dans le cabinet de travail du grand homme... J'aime d'ailleurs mieux cela...

— Je vous félicite, ma chère Marguerite... C'est très bien. Et votre mari ?...

— Oh ! celui-là ne me gêne guère.. Il est parti hier

pour l'Algérie où il doit faire un séjour de deux ou trois mois... Nous serons tranquilles pendant ce temps-là...

— Et la belle Madame Gerbert pourra être heureuse riposta l'attaché prenant la main de sa belle amie pour la porter à ses lèvres...

— Taisez-vous, Herbert !

Elle n'en dit pas davantage, Smolten, après avoir baisé sa main blanche et potelée avait passé son bras derrière sa taille et il l'attirait vers lui dans une étreinte passionnée...

Marguerite Gerbert se laissa aller, renversa la tête en arrière, ferma les yeux et les lèvres sensuelles du jeune allemand caressèrent doucement tout ce beau visage qui s'abandonnait...

.....

— Marguerite, vous m'offrez une tasse de thé ?

— Non, mon cher, je suis déjà très en retard... Je prends le thé à la Présidence, avec Féli... Ne m'en veuillez pas de vous renvoyer très cher, mais il le faut...

Smolten était debout au milieu du salon. Il couvrit sa maîtresse d'un regard d'indicible tendresse.

— Pardonnez-moi, Marguerite ; mais il y a des instants où le devoir que nous accomplissons me paraît très dur...

— Ne soyez pas jaloux, Herbert : tout finira bientôt... et alors... alors...

— Alors, ma bien-aimée...

Les deux jeunes gens échangèrent encore un baiser ; puis, brusquement, Herbert Smolten s'arracha à l'étreinte de sa maîtresse et sortit rapidement, comme s'il fuyait.



CHAPITRE CDXLIV.

P I E G E S

Dubois jouait le rôle d'ami et de conseiller dans la maison de madame Latour.

Les fiancés remerciaient le destin, qui leur avait amené cet homme si intelligent et si bon.

Madame Latour elle-même ne tarissait pas d'éloges sur les qualités de son nouveau pensionnaire.

Elle en parlait avec Melan et elle lui disait avec insistance :

— Surtout, entendez-vous bien avec lui. Il faut penser qu'il a de la fortune, car il ne vous aurait pas prêté mille francs avec une telle facilité, s'il n'était pas riche. Et puis, il faut bien l'admettre, il sait être généreux. Il faut garder un ami pareil, car on n'en trouve pas souvent. Vous avez bien fait de vous lier avec lui ; il vous sera certainement très utile...

Melan répondait qu'il n'avait pas cherché à abuser de la générosité de Dubois, mais qu'il avait recherché sa compagnie parce qu'il lui était très sympathique.

— Tant mieux, dit madame Latour dont le sourire ironique irritait le jeune homme, mais il se taisait pour ne pas se disputer avec sa future belle-mère.

Lorsque les jeunes gens déclarèrent qu'ils allaient se marier dans trois semaines, Mme Latour se montra d'abord surprise et mécontente ; mais quelques jours après, elle accepta leurs projets et se mit à faire des plans d'avenir.

Chaque matin elle sortait avec Yvonne pour faire des achats pour le nouveau ménage.

Et, quelquefois, Dubois accompagnait les deux femmes.

Ils cherchaient un appartement pour le jeune couple et, en revenant, ils disaient leur impression à Melan, qui était empêché par son travail de participer à ces promenades.

On discutait les avantages des divers appartements qu'on avait visité et Yvonne en choisit un se composant de quatre pièces situé dans un quartier très chic.

Melan hésitait :

— Je crains que le loyer d'un tel appartement soit de beaucoup trop élevé pour nous, Yvonne, dit-il pensivement, tu sais que j'ai des dettes à payer et que nous ne pourrions pas nous offrir le luxe d'un appartement pareil.

Yvonne fit une moue et ne dit rien.

Mais Dubois insista :

— Ecoute, Hugues, dit-il, les dettes que tu as envers moi ne doivent pas t'inquiéter. Prends plutôt cet appartement, puisqu'il fait plaisir à ta fiancée.. Au fond le loyer n'est pas cher ; tu pourras toujours gagner mille cinq cents francs par an.

— C'est un tiers de ce que je gagne, et de quoi vivrons-nous ? Yvonne ne peut pas travailler...

— Mais je sais très bien faire des économies, dit celle-ci, en jetant un sourire reconnaissant à Dubois ; j'ai appris chez maman à m'arranger avec le minimum d'argent...

— J'en suis sûr, répondit Melan, nous arriverons à vivre avec l'argent que je gagne, mais pense donc un peu à ce qui arriverait si l'un de nous tombait malade, que ferions-nous ? Je pense à toutes les possibilités !...

— Mais vous ne pensez pas à moi, interrompit Dubois avec un sourire vaniteux, vous oubliez complètement mon existence mes chers enfants... S'il arrivait un malheur je serais toujours là pour vous aider, fiez-vous à moi...

Hugues Melan lui adressa un regard reconnaissant.

— Eh bien ! si vous me conseillez de prendre cet appartement, prenons-le, puisque cela fait tant de plaisir à Yvonne !...

Yvonne était radieuse.

C'était un de ses plus grands désirs que de loger dans un appartement confortable et dans un quartier élégant.

Le lendemain, on loua l'appartement et on se réunit le soir pour décider de l'installation..

Bientôt il fut évident, que les prétentions d'Yvonne dépassaient toutes les limites.

Les frais d'installation du jeune ménage s'élevaient à cinq mille francs.

— Cinq mille francs, dit Melan, d'un air ahuri, mais comment t'imagines-tu que c'est possible Yvonne ? Si l'on a mille francs, il est impossible d'en dépenser cinq. Il nous faudra acheter des choses meilleur marché, ou des meubles déjà usagés.

Yvonne fit une grimace de mécontentement.

Vivre parmi des vieilles choses ne lui plaisait pas. S'il était impossible d'avoir tout comme elle le voulait et de la meilleure qualité, elle préférerait se résigner et rester chez sa mère ; elle devint tout-à-coup très distante et déclara que le mariage ne pressait pas

Melan haussa les épaules :

— Au fond, ce serait le plus raisonnable, dit-il, seulement, nous pourrions nous marier quand même. Maman resterait avec nous et la vie serait beaucoup meilleur marché...

— Mais il est inutile d'imaginer cela...

Dubois se mêla à la conversation et dit d'un ton vaincant :

— Puisque vous avez loué l'appartement, il vous faut l'habiter. Et pour y habiter, il faut des meubles. Cela est logique. Et pour qu'Yvonne y soit bien, elle doit avoir exactement les meubles qu'elle désire, n'est-ce pas ? Sans cela, elle sera triste et maussade et elle ferait mieux évidemment de ne pas se marier du tout.

Yvonne sourit et Melan dit :

— Tu as bien parlé, mais veux-tu bien me dire, comment je dois faire, pour me procurer cette somme ?

— C'est très simple, tu paies dix pour cent en achetant les meubles et le reste en traites mensuelles. Je connais beaucoup de gens qui se sont installés dans les mêmes conditions.

— Mais pour cela je dois prendre de nouveaux engagements...

— Tu y avais compté ! Souviens-toi, le soir que je t'ai prêté les mille francs, tu m'as dit que tu pourrais avoir trois mille francs de crédit pour cette somme ; cela ne te choquait pas à ce moment...

— Tu as raison, mais Yvonne voudrait un crédit de cinq mille francs et cela me paraît vraiment un peu trop ; je n'arriverais jamais à payer toutes mes dettes.

— Ne t'inquiète pas... Vous payez pendant un ou deux ans de plus ; quelle importance cela peut-il avoir pour vous du moment que tu gagnes tous les mois la même somme.

— Mais à la longue cela devient embêtant. Je travaillerais uniquement pour payer mes dettes. Et on n'au-

rait jamais un sou de plus pour se payer quelques petits plaisirs.

— Si tu as peur des privations, nous pouvons très bien attendre pour nous marier, jusqu'à ce que nous soyons assez riches pour acheter tous nos meubles comptant...

Yvonne dit cela d'un ton offensé et essuya ostensiblement une larme.

Dubois crut bien faire en prenant congé des deux femmes.

A la porte, il se retourna vers Melan et dit :

— J'espère te voir ce soir au café ?

— Si Yvonne le permet, je viendrais bien volontiers.

Et Melan regarda sa fiancée.

— De quel droit te défendrai-je quelque chose ? de-da celle-ci d'un air maussade en haussant les épaules.

Melan ne répondit pas et il accompagna Dubois dans la rue...

— Yvonne est froissée, dit-il, en prenant son ami par le bras, je ne sais pas que faire, pour la réconcilier avec elle...

— Je comprends que cela lui fasse de la peine. Tu arranges mal les choses, mon cher ; elle te croit avare et cela la blesse... Tu ne devrais pas lui refuser cela...

— Tu penses que je devrais accepter de faire des dettes pour acheter tout ce qu'Yvonne désire ?

— Il faut accomplir les désirs des femmes, ou elles deviennent méchantes, dit Dubois, philosophiquement.

— Mais si l'on n'a pas les moyens de se payer le luxe d'un appartement comme elle le désire...

Melan ne savait plus que dire.

— Mais tu en as les moyens, tu pourrais acheter à Yvonne toutes les choses imaginables, si tu n'étais pas aussi froussard ; si tu avais un peu plus de courage...

Melan le regarda d'un air étonné :

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Je voudrais donner toutes les richesses du monde à Yvonne ; mais comment faire ? On ne va pas très loin avec les quelques sous que je gagne, et sans ton aide je n'aurai même pas pu penser au mariage.

Dubois haussa les épaules.

— Tu dois essayer de gagner davantage c'est facile !

— Veux-tu m'en indiquer les moyens, je t'en serai très reconnaissant.

— Je te le dirai une autre fois. Pas aujourd'hui, ce serait trop long. Je dois te quitter maintenant, adieu..

Il tendit la main à Melan qui le regarda d'un air affolé :

— Je ne comprends pas...

— Cela ne fait rien.. A ce soir, mon vieux, à neuf heures, n'oublie pas...

Lorsque Melan revint dans le salon de sa future belle-mère, il y trouva Yvonne en larmes. Très inquiet, il s'approcha d'elle et voulut l'embrasser. Mais elle le repoussa et continua de pleurer.

— Qu'as-tu ? Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il effrayé.

Les larmes d'Yvonne, loin de cesser, redoublèrent.

Madame Latour avait le visage d'une femme qui vient de voir sa maison s'effondrer. Mais, elle aussi, ne disait pas un mot.

— Pourquoi ces larmes ? Qu'est-il arrivé ? répéta Melan, s'adressant cette fois-ci à sa belle-mère.

Mais au lieu de répondre, elle serra les lèvres plus fort et fit semblait d'ignorer sa présence.

Melan sentit une terrible colère l'envahir.

Il avait de la peine à se retenir, il aurait voulu secouer la vieille dame et la faire parler de force. Il aurait voulu lui crier :

— Répondez donc, puisque je vous parle ; ne vous amusez donc pas à me rendre fou.

Mais il se reprit à temps et s'efforça de parler calmement, en caressant les épaules fragiles de sa fiancée.

D'un ton suppliant, il répéta :

— Pourquoi pleures-tu, dis-le-moi, ma chérie...

Mais il ne reçut aucune réponse.

Melan jeta un regard furieux à sa belle-mère, qui se tenait immobile sur un divan.

Ne sentait-elle pas qu'elle était de trop ? qu'elle gênait le jeune couple ?

Mais elle ne bougea pas.

Melan ne pouvait plus supporter sa présence et ses regards pleins de reproches.

— Laissez-nous seul ; je dois parler à Yvonne, dit-il d'un ton ferme.

Madame Latour se leva.

Jetant à son futur gendre un regard méprisant, elle quitta la pièce.

La porte claqua derrière elle.

Melan se pencha vers sa fiancée :

— Yvonne, ma chérie, calme-toi, ne pleure plus, tu me rends si malheureux.

— Et toi, tu me rends malheureuse par ton manque de tendresse, d'amour !... dit-elle en sanglotant.

— Mais qui te donne le droit de me reprocher un manque d'amour, Yvonne ?.. dit Melan affolé, tu sais bien que je t'aime et que je voudrais te donner tout ce que tu désires ! Mais tu dois comprendre que nous ne pouvons pas nous mettre en ménage avec de telles dettes.

— Eh bien ! n'en parlons plus.. ne t'inquiète pas pour moi, ne changeons rien à notre vie.. Je ne tiens pas à cet appartement, je ne veux plus me marier... Demain, on retirera les bans et j'irais annuler la location... tu l'au-

ras voulu et nous continuerons à vivre comme par le passé...

— Mais Yvonne, ne dis pas de stupidités.. Qui nous empêche de nous marier ? nous ne sommes pas forcés pour cela de faire des dettes que nous ne pourrions jamais payer. Ne crois-tu pas que nous ne pourrions ja-heureux dans un appartement modeste ; il n'est pas dit que nous y resterons toute notre vie..

— Mais je ne veux pas. Je déteste ces petits appartements bourgeois et j'y serais très malheureuse. Mieux vaut pour moi rester chez maman.

Il insista :

— Regarde Yvonne, l'appartement de ta mère n'est pas luxueux, et pourtant tu y as vécu longtemps...

Ses larmes cessèrent, elle le regarda d'un air sombre et dit avec véhémence :

— Oui, mais j'ai toujours détesté cet appartement c'est pour cela que je voulais en sortir, que je voulais me libérer de cette atmosphère de petite bourgeoisie...

— On dirait vraiment que tu pensais à te marier avec moi, uniquement pour avoir un bel appartement...

Yvonne eut un sourire étrange.

— Non, ce n'est pas vrai, mais si je me marie, je veux avoir un appartement où je me sentirai chez moi, et qui me plaira. Ne comprends-tu pas que j'ai un sens esthétique très développé et que la beauté de mon entourage est très important pour moi et que je suis dégoûtée de tout ce qui est laid et bon marché.

— Mais on peut très bien s'installer avec des choses usagées et ce n'est pas pour cela que notre appartement te dégoûterait par la laideur du mobilier... tu t'imagines cela...

— Mais je refuse de vivre avec des meubles usagés, je veux pouvoir acheter les choses qui me plaisent et comme je vois que ce n'est pas possible, je me résigne et

je reste chez maman. Et, maintenant, j'en ai assez, n'en parlons plus, puisqu'on n'y peut rien changer, l'affaire est terminée pour moi..

Melan se détourna tristement et regarda sa montre :

— Je dois te quitter, Yvonne, dit-il lentement, mais je t'en prie, réfléchis encore, ne décide pas à la légère des choses d'une si grande importance..

— C'est tout réfléchi.. Si tu ne peux pas me donner l'appartement que je veux, avec les meubles que je veux, je refuse de me marier avec toi... J'espère que tu me comprendras cette fois...

— Tu refuses pour de bon ? demanda-t-il très agacé.

— Je te l'ai dit et je le répète encore une fois : dans ces conditions, je refuse de devenir ta femme.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui, je n'en veux plus entendre parler...

Le dessinateur quitta la pièce sans répondre. Tout en prenant dans le couloir son manteau et son chapeau, il s'arrêta pendant quelques minutes, espérant toujours qu'Yvonne allait sortir pour lui demander pardon.

Mais ce fut en vain qu'il attendit.

De très mauvaise humeur, il partit et se rendit à son travail.

Ses mains soignées et blanches feuilletaient nerveusement les papiers, maniaient le crayon et la plume.

Mais ses pensées étaient auprès d'Yvonne et le travail n'avancait pas avec la vitesse habituelle.

Sa querelle avec sa fiancée lui opprimait le cœur et il en souffrait cruellement.

La décision d'Yvonne lui paraissait injuste et il se refusait à y croire.

— Que pourrais-je faire pour me réconcilier avec

elle, se demandait-il, tout en dessinant, je ne puis pas trouver une solution à cette éternelle situation...

Mais il vit qu'il n'y avait qu'une solution : obéir aux exigences d'Yvonne.

Cela lui paraissait impossible.

A quatre heures, il quitta son travail.

Il était libre, Yvonne ne l'attendait pas, comme habituellement, puisqu'elle était réellement fâchée avec lui..

Cette pensée lui pesait, il pensa un moment à aller la voir. Mais la peur de nouvelles explications l'en empêcha et il se rendit chez lui.

Là, il monta lentement les escaliers jusqu'à sa petite mansarde et s'assit lourdement dans son fauteuil.

Sa logeuse lui apporta une tasse de café, mais cela ne lui fit aucun plaisir ! il l'avalait hâtivement et se jeta tout habillé sur son lit.

Le temps passait lentement, il essaya en vain de s'endormir, ses pensées le tourmentaient sans relâche.

Attentivement, il contemplait les meubles de sa petite chambre, les rideaux usés, les chaises réparées, le plafond plein de taches...

Pour la première fois, il vit vraiment combien le décor qui l'entourait était déprimant et il en fut péniblement affecté...

Yvonne avait raison, mieux valait pour elle rester chez sa mère, que de vivre dans une telle ambiance de misère.

Il décida de parler encore une fois à Dubois et de lui demander conseil ; peut-être pourrait-il lui indiquer un moyen de gagner une somme qui lui permettrait d'acheter les meubles qu'Yvonne désirait.

Lorsqu'il entra à neuf heures à la brasserie Gruber, Dubois l'attendait.

— Seigneur !.. tu as l'air bien abattu ; je suppose que tu n'as pas pu t'accorder avec ta fiancée.

— Tu as raison. Yvonne est furieuse que je ne puisse pas lui acheter le mobilier pour l'appartement ; elle m'a fait une scène terrible.

— Je comprends !.. Pour la femme, l'appartement est l'essentiel ; il est tout naturel qu'elle veuille qu'il soit aussi beau que possible, puisqu'elle doit y vivre constamment.

— Je suis de ton avis ; mais comment faire ? Si j'en avais la possibilité, je lui donnerais tout avec plaisir...

— Tu en as la possibilité ; mais tu ne veux pas la voir... Je te l'ai déjà dit maintes fois, mais je vais mettre les points sur les i aujourd'hui, il me semble qu'il est temps...

Melan le regardait anxieusement :

— Tu me fais presque peur, dit-il, car le visage de Dubois avait pris une expression étrange.

L'autre reprit :

— Au fond, il est inutile de t'en parler ce soir... tu es trop nerveux et tu ferais mieux de manger tranquillement... Nous allons parler d'autre chose. Mais je te donne un conseil : achète les meubles. Arrange-toi avec le marchand ; il te fera des traites et je te donne ma parole d'honneur que tu ne risques rien. Je t'aiderais, lorsque tu en auras besoin et tu auras une vie tranquille et agréable, tandis que maintenant... — Dubois fit un geste méprisant — tu verras que cela deviendra tout à fait insupportable !.. Quand une femme s'est mis une chose dans la tête tu ne la convaincras pas que cela est impossible ; mieux vaut céder tout de suite et éviter tout effort. Achète les meubles et ta vie sera arrangée.. Cela dépend de toi...

Melan l'écoutait avidement... Il aurait volontiers suivi les conseils de son ami.

— On n'a qu'une vie ; il faut la vivre et jouir du bon temps pendant qu'on est jeune... Ceux qui ne risquent rien, n'arrivent à rien...

Melan lui donna raison.. La vie n'avait pas été très gaie pour lui jusqu'à présent et Yvonne, aussi, avait été enfermée chez sa mère, sans pouvoir jouir de sa jeunesse et de sa beauté.

Il aurait seulement voulu savoir par quel moyen Dubois lui procurerait cet argent ; cela aurait augmenté sa joie, mais son ami se tut et refusa de lui en parler ce soir.

— As-tu dîné ? demanda-t-il, changeant de sujet de conversation, lorsque le garçon s'approcha.

Melan secoua la tête. Il avait commandé une tasse de café, pour ne pas dépenser trop d'argent.

— Eh bien ! nous dînerons ensemble ; cela te remettra un peu, mon vieux !...

Il commanda deux biftecks, des pommes frites et une bouteille de Chablis.

— C'est tout ce qu'on peut avoir ici, dit-il à Melan, qui regardait ce dîner avec des yeux affamés.

Depuis longtemps, il n'avait pas mangé avec un tel plaisir.

Le vin avait monté à la tête de Melan et les liqueurs fut jamais vide.

Lui-même faisait semblant de boire.

Lorsqu'ils eurent fini de manger, Dubois ordonna du café et les liqueurs.

Le vin avait monté à la tête de Melan et les liqueurs achevèrent de le griser.

Lorsque les deux hommes quittèrent le restaurant, Melan avait de la peine à marcher droit et il s'acrochait au bras de son ami Dubois.

Celui-ci lui proposa une petite promenade nocturne dans Paris et, l'entraîna vers les grands boulevards.



L'après-midi, elle s'occupait de la vente du vin dans une boutique...
(Page 3369).

Tout en marchant, il se mit à parler affaires et essaya de se rendre compte du genre de travail que Melan exécutait pour l'Etat-major français.

Melan lui expliqua son travail dans tous les détails; il était trop gris, pour remarquer le sourire de satisfaction qui se montrait sur le visage de Dubois.

Beaucoup plus tard, lorsque Melan fut couché tranquillement dans son lit, il se souvint soudain, de leur conversation et un soupçon terrible l'envahit ; n'avait-il pas agi imprudemment en livrant les secrets qui lui étaient confiés à Dubois ? Mais il se calma bientôt en se disant, que Dubois avait montré un intérêt si vague à tous ces détails, qui lui avaient échappés et qu'il ne s'en souvenait certainement plus.

Le lendemain, il se rendit de bonne heure auprès d'Yvonne et il lui déclara qu'il était prêt à acheter les meubles qu'elle désirait et qu'ils allaient aménager au plus vite possible le nouvel appartement.

Yvonne poussa un cri de joie.

Elle l'embrassa tendrement et le combla de caresses.

Le cœur débordant de joie, elle lui décrivit leur futur ménage et lui assura qu'ils seraient immensément heureux.

Une semaine plus tard le « nid d'amour » comme Yvonne appelait son nouvel appartement, était prêt ; les meubles étaient achetés et Yvonne passait son temps à arranger les chambres.

Melan ne ressentait pas une joie très pure en contemplant sa nouvelle demeure. Le sentiment d'avoir fait des dettes qu'il lui serait presque impossible de payer lui pesait et lui ôtait toute joie.

Il ne se réjouissait même plus de son mariage, qui était fixé à deux semaines plus tard. Au contraire, la vie lui paraissait, de plus en plus difficile.

Dubois ne lui avait pas encore dit par quel moyen il pourrait doubler et tripler même son salaire.

Melan avait essayé plusieurs fois de lui en parler, mais Dubois lui avait répondu évasivement et lui avait promis un entretien sérieux pour dans quelques jours.

— Il ne sait rien du tout, se disait Melan agacé ; il m'a raconté des blagues ; j'ai été stupide de l'écouter.

Son amitié pour Dubois se refroidissait visiblement.

Mais Yvonne et madame Latour trouvaient toujours le même charme à sa société et ne pouvaient plus se passer de lui.

Dubois était si intelligent !... Dubois avait tant d'expérience !... les conseils de Dubois étaient les meilleurs du monde..

Deux jours avant le mariage du jeune couple, Dubois leur dit qu'il avait reçu une dépêche le forçant à s'absenter pour quelques jours.

Il ne réapparut que huit jours plus tard et sa première visite fut pour le jeune ménage.

Il trouva Yvonne d'excellente humeur et elle l'accueillit avec beaucoup d'empressement.

Mais Melan avait l'air triste et soucieux et lorsque Dubois se trouva en tête à tête avec lui, il lui demanda de suite :

— Qu'as-tu ? Tu me fais une mauvaise impression ? Ne serais-tu pas heureux avec Yvonne ?

— J'ai beaucoup de soucis. Je crains fort de ne pouvoir payer mes dettes et cette pensée me tourmente de plus en plus. J'ai demandé une augmentation de salaire, mais on me l'a refusée. Maintenant je suis au désespoir, car je ne sais plus, comment jamais je pourrais me débarrasser de ces dettes qui m'écrasent. J'avais espéré, qu'on doublerait mes appointement, mais c'était un espoir vain...

— Quelle infâmie !... s'indigna Dubois ; ne m'as-tu

pas dit, qu'on t'avait donné un poste de confiance ; un travail de ce genre doit être payé plus que n'importe quoi ; tu n'es pas un petit employé qu'on peut remplacer facilement...

Melan haussa les épaules...

— Je ne peux pas les forcer ; ils m'ont refusé nettement et sans me donner de raison...

— Non, on ne peut rien faire par la force ; mais tu dois trouver un moyen de les faire marcher autrement.

— Peux-tu me dire comment ?

Dubois le regarda pendant un instant attentivement, comme s'il voulait se rendre compte du risque qu'il courait en lui parlant. Puis il dit :

— Je te le dirais demain. Viens demain soir au café et tu apprendras tout. J'ai une proposition à te faire, qui pourrait te sauver. Si tu l'acceptes, tu n'auras plus de soucis de ta vie.

CHAPITRE CDXLV

UN DEUIL NATIONAL

La porte de la voiture de maître remenant chez elle Madame Marguerite Gerbert claqua, la jeune femme n'avait pas attendu pour descendre de voiture que le valet de pied assis majestueusement à côté du cocher fut descendu de son siège.

Elle paraissait violemment émue et elle pénétra en coup de vent dans son appartement, jetant à sa fem-

me de chambre accourue son manteau et son chapeau qu'elle avait arrachés plutôt que quittés.

La servante, voyant l'émoi de sa maîtresse ne posa aucune question ; elle sortit rapidement de la pièce, sans mot dire.

Mais l'attitude vraiment étrange de la jeune femme fut l'objet toute la soirée des conversations de l'office.

En se retrouvant seule, Marguerite Gerbert se laissa tomber dans un fauteuil et un flot de sang envahit son visage, blême jusque-là, au souvenir des événements dont elle venait d'être témoin et de la scène violente qu'elle avait déclenché...

Puis elle fit un effort sur elle-même et tenta de maîtriser ses nerfs.

Une question se posait :

— Devait-elle prévenir Herbert ?

Mais presque aussitôt, le sentiment de la conversation l'arrêta. Si elle appelait Herbert en de semblables circonstances que n'imaginerait-on pas ?... D'ailleurs, si ses craintes se réalisaient ne serait-il pas l'un des premiers informés ?... Et ne vaudrait-il pas mieux pour leurs bonnes relations futures qu'il restât dans l'ignorance de la vérité, comme tout le monde...

Ces réflexions firent que la jeune femme passa dans son cabinet de toilette, se dévêtit sans aucune aide pour passer une robe d'intérieur couverte de dentelles ocrées, puis ayant repoudré son visage et rappelé à l'aide de sa volonté tout son calme à la rescousse, elle rentra au salon...

Maintenant, elle était prête à supporter n'importe quel assaut ; rien ne pourrait plus la troubler..

Sa décision était bien prise ; elle ne se laisserait entamer par rien, ni par personne...

Elle sonna sa femme de chambre et se fit apporter le thé.

— Dites à Mlle Jenny de venir, ordonna-t-elle ensuite.

Mlle Jenny occupait dans la maison de Marguerite Gerbert les fonctions d'intendante et de secrétaire.

C'était une jeune femme brune et effacée que la belle Marguerite chargeait de toutes les corvées .

— Ma chère, lui dit-elle en la voyant entrer, venez prendre une tasse de thé, puis nous mettrons mon courrier à jour...

Un quart d'heure plus tard, Mlle Jenny commençait la lecture d'une lettre de M. Gerbert qui décrivait à sa femme toutes les beautés de l'Algérie où il venait d'arriver.

La jeune femme porta languissamment sa main devant ses lèvres pour étouffer un bâillement.

Puis elle dit à la lectrice :

— Glissons, ma chère, n'y a-t-il rien d'important dans cette lettre ? N'y est-il pas question d'argent ?

— Non, madame... Monsieur fait simplement un éloge dithyrambique de l'Algérie et des Algériens ; il exprime l'espoir que vous irez le rejoindre bientôt..

— Bon, répondez-lui come d'habitude ; mais ne lui laissez pas d'espoir quant à un prochain voyage en Algérie ; je n'ai nul désir d'aller voir ses moricauds... Qu'y a-t-il ensuite ?

— Deux invitations à des soirées : l'une pour après-demain, chez la comtesse d'Allendy ; l'autre pour vendredi prochain chez Mme Huguenin d'Arrast.

— Bien, dites que j'irai.. Il faudra voir si j'ai les toilettes nécessaires en bon état.

— Ensuite une carte pour la première du « Lys Rouge » de M. Anatole France, au Vaudeville et une pour la présentation du cercle équestre de l'« Etrier ». Puis deux lettres, l'une de Mme Garnier, l'autre de Mlle Eyett.

— Que disent-elles ?

— Qu'elles viendront incessamment à Paris, ensemble, lors de la prochaine réception de la reine d'Angleterre en mars et qu'elles seraient heureuses de vous voir vous occuper de leur relai à Paris.

— Bien, ma bonne Jenny, occupez-vous-en et écrivez-leur dans ce sens. Ce sont de trop bonnes amies pour leur refuser ce service. Maintenant, je pense...

Un léger coup frappé à la porte la fit s'interrompre :

— Entrez !

La camériste se montra pour annoncer :

— Monsieur Herbert Smolten !

— Faites entrer, répondit Mme Gerbert.

Et se tournant vers Mlle Jenny elle lui dit :

— Je pense que cela suffit pour ce soir ; à chaque jour suffit sa peine ; nous verrons le reste demain.

Mlle Jenny salua et se retira sans mot dire.

Herbert Smolten entra et vint baiser la main de la maîtresse de la maison.

— Vous connaissez la nouvelle ? demanda-t-il, quand la servante et la lectrice eurent disparu...

— Quelle nouvelle ? demanda Marguerite Gerbert en levant sur son ami un regard ingénu.

— Vous n'êtes pas sortie ?

— Si, comme de coutume ; mais je suis rentrée plus tôt, car le président avait à travailler avec son directeur et j'ai pris le thé ici avec Jenny.

— Il était bien portant ?

— Un peu fatigué, peut-être, mais pourquoi me demandez-vous cela, mon ami ?

— Mon Dieu, parce que... parce que... le Président Félix Faure est à l'agonie...

Marguerite Gerbert s'était dressée ; son visage prenait une expression de véritable stupeur, d'un étonnement sans bornes.

— A l'agonie... murmura-t-elle. De quoi meurt-il...?

— Epuisement cardiaque! a dit le médecin.

— Mais que s'est-il passé? on ne meurt pas ainsi?

— Eh si, ma chère Marguerite, on meurt ainsi quand on est cardiaque; il suffit d'une fatigue excessive, d'une scène, d'une émotion, d'un rien pour provoquer une crise mortelle.

— Comment cela s'est-il passé?...

— Nul n'en sait rien!... Le président était seul dans son cabinet. On m'a dit que vers six heures, il avait ressenti une vive douleur à la nuque qui provoqua des éblouissements. Il ouvrit la porte du cabinet de M. Le Gall, son directeur, et l'appela à l'aide.

— Est-ce possible!...

Cette femme devait être une comédienne consommée... Ses traits s'étaient maintenant contractés comme sous l'effet de la souffrance.

Intérieurement, elle pensait à sa rentrée brusquée dans sa maison ; elle s'épouvantait à l'idée de la réalisation de ce qui était l'objet de sa terreur; elle avait prévu cette fin tragique et c'avait été la raison de sa fuite...

Mais elle était bien résolue à jouer, même devant Herbert la comédie de l'ignorance.

Elle s'était laissée aller dans une bergère et, les nerfs visiblement à bout, elle se mettait à sangloter.

— Allons, allons, ma belle amie, ne vous mettez pas dans un tel état, dit doucement l'attaché d'ambassade en tapotant son épaule à petits coups ; il ne faut pas pleurer ainsi; les larmes ne le ressusciteront pas; vous n'y pouvez rien...

— Sans doute, répondit Marguerite, dont les sanglots redoublèrent; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il y a trois heures à peine il était plein de vie...

— Plein de vie, peut-être, mais d'une vie vacillante comme la flamme d'une bougie qu'un souffle de vent

suffit à éteindre... Allons, Marguerite, calmez-vous et parlons de nous...

Il lui avait pris doucement les mains et les baisait à petits coups, puis s'approchant davantage, il posa ses lèvres sur les grands yeux pleins de larmes et les sécha doucement...

Ce manège eut le résultat attendu par Herbert : la jeune femme leva ses bras blancs jaillissant des dentelles ornées de sa robe, pour enserrer dans leur étreinte le épaules du jeune homme.

Et ce soir-là, « ils ne lurent plus avant... »

.....

Les boulevards étaient en rumeur.

De tous côtés, des camelots couraient, criant leur papier, hurlant la triste nouvelle.

Des exclamations de stupeur sortaient de toutes les bouches.

Une atmosphère de tragédie planait sur le public, malgré l'animation.

Dans la salle de rédaction du journal de Clemenceau, la foule des partisans de Dreyfus se pressait.

Là, on ressentait durement le coup que le Destin portait à la cause de l'Innocent, injustement condamné.

Cette nouvelle terrible avait atteint tous les amis du malheureux capitaine en plein cœur.

Elle avait éclaté comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et pur.

— Que va-t-il arriver ? murmura Mathieu Dreyfus...

Clemenceau haussa les épaules :

— Personne ne peut le deviner ; tout va dépendre du Congrès et du nouveau Ministère...

— Oui, dit à son tour Laborie, le nouveau Président et ceux qu'il appellera au pouvoir peuvent renverser

tous nos plans, tous nos espoirs... Tout peut être détruit... Il faut s'attendre à tout.

Mathieu Dreyfus hocha la tête :

— Au moins, nous savions qu'en la personne de Félix Faure, nous avions un ami loyal; il ne luttait pas contre nous; il permettait que l'on recherchât la justice... et la vérité... Il essayait de tout concilier et il se gardait bien de paraître l'adversaire acharné de mon frère. Depuis notre entretien, j'avais repris confiance; j'espérais que tout finirait bien; que grâce à lui on parviendrait à résoudre cette pénible question... Et, maintenant, voilà que la mort nous enlève cet homme et, du même coup, remet tout en question.

— C'est comme si le diable lui-même se mettait de la partie, remaquait Demange. Dès que nous croyons approcher de la fin, voici que de nouveaux obstacles se dressent sur notre chemin.

— C'est à douter de l'existence de Dieu ou tout au moins de sa justice, ricana Clemenceau.

— De nouveaux soucis, de nouvelles angoisses, continua Mathieu Dreyfus, marchant de long en large dans la pièce. Nous nous croyions si près du but et maintenant tout s'arrête de nouveau...

— C'est vraiment désespérant; on peut perdre courage...

Toutes ces exclamations découragées s'entrecroisaient.

Laborie contemplait le parquet d'un regard sombre.

Puis il s'affaissa dans un fauteuil, en murmurant :

— Je suis à bout; je n'en peux plus...

— Ne nous abandonnez pas, supplia Mathieu; c'est maintenant justement, que nous aurons besoins de tous nos amis...

— Mais je n'ai pas l'intention de vous quitter, mon cher Dreyfus; je n'y pense pas un instant; vous admet-

trez bien cependant que cette lutte exténuante qui ne cesse pas; où l'on ne fait pas de progrès, et où l'on se heurte à mille obstacles, soit décourageante...

— Dites-moi, demanda Clemenceau, comment votre belle-sœur a-t-elle pris la nouvelle.

Le journaliste avait posé la main sur l'épaule de Mathieu Dreyfus et il lui parlait affectueusement :

— Elle l'ignore encore... Elle est entièrement absorbée par les soins qu'elle donne à son mari. Vous savez qu'elle est toujours à Rennes et comme elle a obtenu de vivre dans la prison près de lui, pour mieux le soigner, il est plus que certain que le télégraphe ne lui a pas encore porté cette funeste nouvelle. De toute façon, moi, je m'abstiendrais de la lui télégraphier... Cette nouvelle désillusion porterait à mon frère et à sa femme un tel coup, qu'il vaut mieux attendre la dernière minute. Je me suis contenté de télégraphier deux mots : « Courage et confiance » ; de sorte que ma dépêche contrebalancera l'effet de la nouvelle qu'ils apprendront par les journaux, demain matin. Je partirai d'ailleurs demain pour Rennes...

.....

Pendant deux jours, la France entière vécut sous l'incube de la bonté de Félix Faure.

Les amis de Dreyfus se demandaient avec angoisse si le nouveau président serait aussi bien disposé que le défunt pour le malheureux condamné.

L'Assemblée Nationale se réunit à Versailles le samedi 18 février pour procéder à l'élection du nouveau président de la République.

Peu de candidats étaient en présence : seuls, MM Loubet, président du Sénat et Méline avaient des chances d'être élus.

Et, en effet, à 3 heures 45, le premier vice-président du Sénat, faisant office de président du Congrès proclamait M. Loubet élu par 483 voix contre 279 à M. Méliné. MM. Cavaignac, Deschanel, Charles Dupuy, le lieutenant-colonel Monteil, MM. Tillaye, Rochefort, De Mun, Baduel avaient obtenu ensemble une cinquantaine de voix.

Immédiatement après la proclamation du scrutin, le bureau de l'Assemblée Nationale apporta au nouveau Président, qui l'attendait dans un salon, le procès-verbal de la séance.

Les ministres vinrent ensuite et M. Charles Dupuy adressa une courte allocution à M. Loubet qui répondit en affirmant son ardent désir de travailler à l'apaisement et à la conciliation.

Après avoir reçu les félicitations des membres du Congrès, le nouveau Président de la République quitta le Palais de Versailles et prit place dans un landau en compagnie de M. Dupuy, président du Conseil, du général commandant la place et de M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise.

La voiture était escortée par un escadron de cuirassiers.

A la gare, le Président de la République prit place dans un train spécial qui l'attendait, et il rentra à Paris avec les membres du Gouvernement.

A cinq heures, le cortège arrivait à la Gare Saint-Lazare. Le président, accompagné de M. Charles Dupuy, se rendit directement à l'Elysée. M. Loubet s'approcha alors du cercueil de M. Félix Faure et alla présenter ses condoléances à Mme Faure.

Puis le Président, toujours accompagné du Président du Conseil, se rendit au Ministère des Affaires Etrangères, siège provisoire du Gouvernement.

Dans la cour du Ministère un bataillon du 117^e de

fige rendit les honneurs et présenta les armes, tandis que la musique jouait la Marseillaise.

Les généraux Davout duc d'Auerstaedt, Zurlinden et Baillard, le commandant Bouchez, le chef et le sous-chef du protocole s'empressèrent de se porter à la rencontre du magistrat suprême de la République.

Dans un salon, décoré pour la circonstance, le grand-chancelier de la Légion d'Honneur attendait le Président pour lui remettre leur démission.

M. Loubet les pria de bien vouloir rester en fonctions.

Et, à six heures et demie, sans aucune escorte, M. Loubet regagnait son hôtel du Petit-Luxembourg.

.....

Clemenceau était allé au Congrès de Versailles et dès qu'il fut rentré à la rédaction de son journal, il s'attela au compte-rendu qu'il voulait faire de la cérémonie.

Mais il n'y avait pas cinq minutes qu'il était installé dans son cabinet de travail que celui-ci fut envahi par ses amis qui venaient aux nouvelles.

Tous connaissaient déjà le nom de l'élu; mais ils attendaient du grand journaliste des détails sur la vie du nouveau Président.

Serait-il avec eux, contre eux, indifférent?

— Loubet, dit enfin Clemenceau; c'est un homme consciencieux et honnête; nous le connaissons tous, depuis son entrée à la Chambre en 1876. Il a été élu sénateur en 1885 et deux ans plus tard, on lui confiait le portefeuille des Travaux Publics. Il était président de la Commission sénatoriale des Finances quand le président Carnot l'appela à la Présidence du Conseil en 1892. Mais il n'y resta que quelques mois et fut ensuite ministre de l'Intérieur dans le Cabinet Ribot. Enfin, en 1896, il fut

nommé Président du Sénat... Tout cela, conclut Clemenceau, ne nous apprend pas grand chose sur ses opinions et, particulièrement sur son opinion dans l'affaire Dreyfus... Tout en le connaissant bien, nous ne savons rien de lui, il faut attendre pour le juger de le revoir à l'œuvre... Quelle attitude prendra-t-il?... Sera-t-il pour ou contre la révision; c'est ce que personne ne peut dire aujourd'hui...

— Attendre, attendre encore! murmura d'une voix amère Mathieu Dreyfus; attendre toujours et ne pas savoir si l'on a le droit d'espérer...

— Courage et confiance, mon ami, dit Clemenceau... Il ne faut jamais désespérer; le destin vous doit une revanche et vous l'aurez, croyez-moi...

Les autres se turent, chacun gardant pour soi ses pensées...

.....

Malgré son scepticisme ambiant, Paris a conservé le culte des morts et ce fut une chose tragique et réconfortante à la fois que de voir réunis pêle-mêle, les bourgeois et les ouvriers, recueillis, défilant devant la dépouille mortelle du président Félix Faure.

Les têtes empanachées, comme celles couvertes d'une modeste casquette se découvrèrent avec respect. Les femmes, la poitrine gonflée d'émotion, se signaient, tandis que montaient en un bourdonnement doux les prières des sœurs agenouillées autour du lit mortuaire.

Sous la lueur vive des hauts cierges, un amoncellement de fleurs éclatait en notes vives. De grandes tentures noires à franges d'argent couvraient les murs.

Quatre soldats, baïonnette au canon se tenaient immobiles, semblables à de vivantes statues.

Le président défunt devait être enterré au Père-Lachaise.

Les obsèques eurent lieu, le 23 février, avec le concours d'une foule énorme et sous un ciel vraiment radieux.

Sur tout le parcours du char funèbre, portant la dépouille mortelle, les curieux s'étaient massés et découverts avec recueillement; depuis l'Elysée jusqu'au cimetière, la cérémonie eut un caractère grandiose et imposant d'apothéose nationale.

Aucun incident ne troubla le défilé du cortège.

Mais le retour des obsèques fut marqué par une agitation extraordinaire.

La Ligue des Patriotes avait eu l'intention de faire partie du cortège officiel; mais le Gouvernement, soucieux d'éviter des incidents avait interdit à ses membres de se former en délégation.

Vers trois heures de l'après-midi, un grand nombre de ligueurs à la tête desquels se trouvait Marcel Habert se réunirent place de la Bastille.

L'officier de paix, chargé du service d'ordre, leur ayant interdit de stationner et de se rendre au Père-Lachaise, les manifestants se retirèrent sur place de la Nation.

Comme ils l'atteignaient, les troupes revenant de la cérémonie débouchaient sur la place.

Paul Déroulède se jeta alors au-devant du général Roget qui conduisait le 82^e de ligne à la caserne de Reuilly.

La foule, grossissant d'instant en instant, escorta alors le régiment jusqu'à la caserne.

L'avant-garde avait déjà franchi le seuil de la ca-